

## Aurélien Barrau ou le naufrage de la pensée

Par Thomas Lepeltier, historien et philosophe des sciences

Dans son nouvel essai, l'astrophysicien star appelle à « poétiser la science » en accumulant affirmations péremptoires et envolées creuses.

Que faut-il attendre de la science ? Pour l'astrophysicien Aurélien Barrau, connu pour ses envolées lyriques et ses discours catastrophistes, elle pourrait « contribuer à accélérer l'effondrement » de la vie sur Terre, à moins qu'on la réinvestisse « de l'immense charge poétique qui lui a été déniée ». Dans son dernier ouvrage, paru ce mercredi 18 octobre (L'Hypothèse K - La science face à la catastrophe écologique, Grasset), l'auteur affirme ainsi écrire un plaidoyer en faveur d'une « science nomade. Touareg ou tzigane. Bohémienne de la vérité ». Pour cela, il invite les scientifiques « à renouveler l'entrelacement des symboles, à réveiller l'ingénuité des amours » et à ouvrir « des lignes de fuite et des plans de fugue ». La science doit ainsi devenir « oblique. Irrévérencieuse et incongrue. Sans phobie du plurivoque ». Il faudrait aussi qu'elle « pactise avec l'invu [sic] ». Et ainsi de suite.

Barrau ne cherche pas la clarté ou la rigueur. D'ailleurs, il prône une science qui « porte fièrement ses incohérences et ses contradictions ». Il préfère jouer au prédicateur qui sermonne ses fidèles. Du haut de sa chaire, il déplore ainsi une « perte de sens », se lamente de la multiplication des messages électroniques, condamne les expériences de réalité virtuelle, fustige les réseaux sociaux, en particulier Twitter - ou X -, dénonce l'intelligence artificielle et se perd dans ses diatribes.

### Le « cancer » de la technologie

À travers cette logorrhée, Barrau veut notamment défaire l'alliance de la science et de la technologie, dont il affirme, de façon péremptoire, qu'il n'y a aucun doute sur le fait qu'elle est devenue « l'un des facteurs essentiels de l'effondrement des conditions d'habitabilité - comme d'intelligibilité - de la planète ». On pourrait objecter que, en dépit d'effets néfastes incontestables, la technologie est ce qui nous permet de vivre dans des conditions plus confortables. Mais Barrau n'est jamais dans la nuance. Il affirme même que la technologie est un cancer ! C'est d'ailleurs la raison du titre du livre : « Puisqu'en grec ancien karkinos désigne le crabe, cette proposition pourrait être nommée "hypothèse K." »

Mais si la technologie est un cancer, il faut s'en débarrasser, de la même manière que l'on cherche à éliminer les cellules cancéreuses. Cette proposition de Barrau nous conduit donc à une société de misère. Il en est d'ailleurs conscient. Par peur de ses conséquences désastreuses, il anticipe l'objection et dit ne pas vouloir « "détruire" l'arsenal technique qui nous est aujourd'hui accessible [car] personne ne souhaite "revenir à l'âge des cavernes" ». Mais si la technologie a finalement du bon, pourquoi l'appeler un cancer ? Donc, soit la proposition est effroyable, soit elle est vide...

D'aucuns pourraient souligner que ces propos relèvent juste de la licence poétique, mais que Barrau a le mérite de critiquer les dysfonctionnements de notre société. Pourtant, même le diagnostic de Barrau sur la situation environnementale ne peut qu'étonner. Passons sur les formules grandiloquentes jamais expliquées, comme « effondrement de la vie », qui servent plus à faire peur qu'à rendre compte de la situation réelle. La plupart de ses propos défient les règles élémentaires de la logique ou de la mise en contexte.

## **Fascination de l'apocalypse**

Par exemple, pour justifier sa condamnation de notre société qui, selon lui, provoquerait un « emballement du phénomène d'éradication quasi systématique des êtres vivants », il avance qu'il y a « des centaines de milliers d'humains victimes - chaque année - de la pollution [de l'air] ». Or, dès le collège, on apprend qu'un nombre tout seul ne signifie rien. Il faut faire des comparaisons et évaluer des tendances pour espérer pouvoir tirer des conclusions sensées. Si Barrau avait respecté cette méthodologie élémentaire, il aurait remarqué que la mortalité due à la pollution de l'air diminue depuis des décennies, et qu'elle est moindre dans les pays développés - plus de 90 % des décès sont concentrés dans des pays à revenus faibles et moyens. Sur ce point donc, pas de quoi accuser le développement technologique d'entraîner l'éradication du vivant.

De même, toujours pour étayer cette accusation, Barrau écrit qu'il y a « des millions de tonnes de déchets produits chaque jour ». On peut regretter que notre société génère beaucoup de déchets et, surtout, que ceux-ci soient mal gérés. Mais le fait que, par exemple, les hôpitaux en produisent peut difficilement être vu comme le signe de leur participation à l'éradication du vivant. Ailleurs, pour défendre l'idée que ce processus de destruction du vivant est « déjà largement en cours », Barrau écrit que « deux tiers [...] des arbres ont disparu en [...] quelques millénaires ». Le propos serait à nuancer, car, en ce qui concerne la France, la couverture forestière augmente depuis deux siècles. Mais, plus fondamentalement, avec cette phrase, Barrau laisse entendre qu'il nous faudrait regretter que, depuis des millénaires, les humains coupent des arbres pour construire des maisons, pour se chauffer et pour cuire leurs aliments. Étrange conception !

## **Discours catastrophistes hors-sol**

Pour justifier sa thèse que la société occidentale ne ferait qu'éradiquer la vie sur Terre et nous conduirait à un « suicide collectif », Barrau cite bien sûr quelques études scientifiques indiquant qu'il existe des problèmes environnementaux. Personne, ou presque, ne nie leur existence. Mais que ce soit sur la question des ressources naturelles, sur l'évolution de la biodiversité ou sur le réchauffement climatique, Barrau affirme, assène, pontifie comme s'il n'y avait aucune discussion possible, même sur ce qu'il faut faire. Or il suffit de lire le récent livre du psychologue Jacques Lecomte, Rien n'est joué. La science contre les théories de l'effondrement (Les Arènes, 2023), pour comprendre que l'on ne peut pas résumer la situation environnementale actuelle à coups de formules apocalyptiques.

Cette rhétorique peut envoûter des lecteurs (ou des auditeurs, dans des conférences), elle n'incite pas à réfléchir de façon rigoureuse. Pire. Comme le fait remarquer Lecomte, les discours catastrophistes hors-sol portent une lourde responsabilité dans le développement de l'éco-anxiété, avec son lot de dépressions et de pensées suicidaires. Aux yeux de cet auteur, la meilleure façon de s'en guérir est de lire directement la littérature scientifique, plutôt que d'écouter les prophètes de malheur qui prétendent abusivement en être les fidèles passeurs.

Mais Barrau est un poète, rétorqueront encore ses fidèles admirateurs. Il aurait donc le droit de jouer avec les mots. Et tant pis pour ceux qui ne comprennent pas ses élans lyriques. Il n'est toutefois pas sûr que la meilleure poésie s'accompagne d'arrogance, de dogmatisme, de pédantisme... La simplicité, la sobriété et l'humilité sont souvent plus profondes. Citons par exemple le poète Eugène Guillevic qui, en trois vers, peut réenchanter la nature : « Si un jour tu vois / Qu'une pierre te sourit, / Iras-tu le dire ? » (Terraqué, Gallimard, 1942). Alors oui, il manque de poésie dans ce monde. Mais Barrau n'est pas son héraut...